

Religion

Mort de Jésus: les coulisses historiques de Pâques

Si tous les chrétiens s'accordent sur l'événement fondateur du christianisme, les notions de sacrifice et de résurrection font débat aujourd'hui encore.

Lucas Vuilleumier **Protestinfo**

Jésus s'est-il sacrifié pour l'humanité en mourant sur la croix? Et comment interpréter sa résurrection qui, si elle peut être remise en doute dans sa forme physique, voit son sens et sa portée différemment interprétés selon les confessions et les sensibilités? La notion de sacrifice et celle de résurrection sont en effet des écueils où s'achoppent depuis des millénaires des générations successives de théologiens. L'enjeu? Comprendre le message exprimé par éléments miraculeux et se l'approprier pour nos vies présentes.

Une question de définition

Tout d'abord, que faire du terme «sacrifice»? Pour le théologien vaudois Guy Lasserre, auteur du livre «Les sacrifices dans l'Ancien Testament», «il ne faut en tout cas pas voir la mort de Jésus comme un sacrifice au sens de l'Ancien Testament ou à l'image des pratiques juives d'alors». Ce vocable a toutefois été utilisé par les premiers chrétiens «comme image pour interpréter la mort en croix du Christ, alors vécue comme un choc terrible», exprime le théologien.

Une notion très actuelle

Cette référence du sacrifice indispensable serait-elle aujourd'hui devenue dépassée? Pour le théologien vaudois Christophe Chalamet, professeur à l'Université de Genève, au contraire, cette notion de sacrifice a encore bien des résonances avec l'actualité: «Dans sa tractation avec un djihadiste, l'officier de gendarmerie français Arnaud Beltrame, en se substituant à un otage au cours de l'attaque terroriste du 23 mars 2018 à Trèbes, s'est sacrifié au nom de la solidarité. Même si ce geste demeure controversé, il serait dommage de voir le sacrifice du Christ comme quelque chose de désuet et qui n'aurait plus rien à nous dire aujourd'hui.»

Même son de cloches du côté du Vaudois Elio Jaillet, assistant en théologie systématique à l'Université de Genève, qui met en lien le «don de soi» avec l'allégorie biblique du Bon Berger, prêt à mourir pour son troupeau. De son côté, Guy Lasserre préfère y voir une expression de la communion entre Dieu et les croyants, ces derniers pouvant également offrir ou consacrer leur vie à Dieu. «En se laissant transformer par l'amour de Dieu, ils pourront rediriger cet amour vers les autres.»

Le retour à une unité?

Mais pourquoi le Christ devait-il mourir? «Pour certains chrétiens, notamment chez les catholiques et les évangéliques, le sacrifice de Jésus permet à l'humanité

d'atteindre le salut: «Quelque chose, dans la mort du Christ, nous redonne une unité», résume Christophe Chalamet. «En effet, pour une catégorie de croyants, Dieu doit être apaisé des péchés des hommes. Jésus étant resté dans l'obéissance jusqu'au bout, il satisfait ainsi Dieu en se présentant lui-même comme sacrifié.»

Ce n'est cependant pas la vision d'une partie de la théologie réformée actuelle, comme le précise Christophe Chalamet, qui défend l'idée que «ce n'est pas Dieu qui a besoin d'être apaisé d'une potentielle colère, mais le monde qui a besoin d'être réconcilié avec Dieu. À travers ce sacrifice, Dieu manifeste son amour jusqu'au bout.» Pour l'universitaire genevois, «l'être humain a de la difficulté à consentir à cet amour inconditionnel et à cette relation que Dieu cherche à nouer avec lui. Grâce à la résurrection du Christ, où le Père vient relever le Fils par amour, Dieu se manifeste comme celui qui se tient à nos côtés, scellant ainsi une relation d'amour avec le monde.»

Au-delà des preuves

Et que dire de la résurrection? «La tradition chrétienne ne peut se passer de la résurrection du Christ pour comprendre qui est Jésus», formule Elio Jaillet. Résurrection physique ou seulement symbolique? «Si on s'occupe de savoir ce qui s'est précisément passé à ce moment, on risque d'en manquer le sens», ce que confirme Christophe Chalamet en ajoutant que «les mots nous manquent» lorsqu'on souhaite approcher le phénomène de la résurrection de trop près. «Pour la théologie réformée, il ne s'agit pas de prouver la résurrection physique, mais d'insister sur les lunettes qu'elle offre pour la compréhension de nos réalités humaines», insiste Elio Jaillet. Et d'asséner: «Ce qui importe, n'est pas la résurrection en soi, mais plutôt de croire que Jésus est le Ressuscité, et qu'il est possible pour tout un chacun de le rencontrer.»

Tous les croyants ne bâtissent en effet pas leur confiance sur le même socle. «Certains chrétiens fondent leur espoir en la résurrection sur la «réalité» du tombeau vide, présente Guy Lasserre. D'autres, sur la conviction des premiers chrétiens qui se sont mis en route et ont propagé la bonne nouvelle.» C'est-à-dire, poursuit le pasteur, que «la résurrection de Jésus atteste que sa mort sur la croix est chemin de vie. Ce chemin vers Dieu, qui peut être le nôtre, ne s'arrête pas dans la mort.»

Pour Christophe Chalamet également, «La résurrection n'est pas le simple retour à la vie d'un cadavre, mais bien l'accession à une autre dimension de la vie. L'Esprit vient insuffler la vie, la renouveler ici et maintenant déjà.»



«Jésus-Christ portant la croix», peint par José de Ribera vers 1635. Une huile qui est dans les collections du Musée d'art et d'histoire de Vienne.

GETTY IMAGES

Le procès de Jésus

«Condamné pour une raison politique»

Jésus se dit «Fils de Dieu». Il en paiera le prix. Cette affirmation lui vaut en effet d'être jugé pour blasphème par le Sanhédrin (ndlr: assemblée législative et tribunal d'Israël à l'époque romaine). Il doit comparaître devant Ponce Pilate, préfet de la province romaine de Judée entre 26 et 36. «Dans le cadre de sa juridiction, celui-ci détient le droit du glaive, c'est-à-dire le privilège absolu de prononcer la peine capitale. Toutefois, selon les Évangiles, il ne va pas trouver de motif pour mettre Jésus à mort», explique Simon Buttica, professeur de Nouveau Testament à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne. «En refusant dans un premier temps de rendre un verdict au sujet des accusations portées à l'encontre de Jésus, Ponce Pilate est tout à fait cohérent. C'est une affaire de compétences. En effet, Jésus est condamné par le Sanhédrin. Or le blasphème est, dans ce cas précis, un crime commis à l'encontre de la loi juive. Il ne relève donc pas de la compétence de Ponce Pilate qui, en tant que gouverneur, doit avant tout appliquer la loi romaine», note Christophe Schmidt, historien de l'Antiquité à l'Université de Genève. Et d'ajouter: «En outre, Jésus n'est pas citoyen romain, mais pérégrin (ndlr: homme libre non citoyen ro-

main). Ponce Pilate est donc parfaitement dans son rôle quand il déclare être dans l'incapacité de juger Jésus.»



Simon Buttica, professeur de Nouveau Testament à l'UNIL

Il n'empêche que, dans les textes bibliques, «la description faite de Ponce Pilate l'exonère de sa responsabilité face à la mort de Jésus», précise Simon Buttica. Face à son refus initial de prendre position sur le sort à réserver

à l'accusé, le préfet «accepte finalement de le condamner à mort sous la pression des juifs, qui menacent de le dénoncer à l'empereur en cas d'inaction», commente Christophe Schmidt. Il renvoie aux travaux de l'historien Adalberto Giovannini, qui aboutit à la conclusion que les Romains reconnaissent au Sanhédrin la possibilité de prononcer des condamnations à mort quand il s'agissait d'une infraction à la loi religieuse juive. «Mais, si Jésus est finalement condamné par Ponce Pilate, c'est pour une raison politique: il accepte d'être nommé roi des Juifs, ce qui revient à contester l'autorité de l'empereur.» **LUV**



Dans la cathédrale de Sienne, Duccio peint Jésus devant Caïphe, le préfet qui estime qu'il «met la nation juive en danger et qu'il doit mourir.»

GETTY IMAGES

Religion



La crucifixion

«Très peu de descriptions»

«Les Évangiles retracent d’une façon plus que crédible le rituel de la crucifixion», affirme Simon Buttica. Les auteurs des Évangiles en rendent compte, alors même que «nous ne disposons que de très peu de descriptions de ce châtimement dans les sources écrites datant de l’Antiquité. Et pour cause, on parlait le moins possible de ce rituel considéré comme particulièrement infamant», précise encore le théologien.

Aucun doute non plus du côté de l’historien Christophe Schmidt. On pratiquait bien, à l’époque de Jésus, la crucifixion de la façon dont en parle la Bible: «Conformément au droit romain, les brigands sont condamnés à la crucifixion, une peine dégradante et avilissante.» Les preuves archéologiques de cette pratique sont toutefois très rares: en tout, deux squelettes de victimes de crucifixion ont été retrou-

vés, dont l’un en Judée. «Avec cette technique de mise à mort du supplicié, les organes ne sont pas touchés. La mort survient des suites de l’exténuation et finalement de l’asphyxie», poursuit le théologien. Élément confirmé par l’historien: «C’est bien par étouffement que le crucifié va décéder, comme on a pu l’observer grâce au premier squelette découvert en 1968.»

Si le recours à ce type d’exécution est avéré, il est un point dans le récit biblique qui semble s’éloigner pourtant de la pratique: malgré toutes les représentations chrétiennes, on ne clouait pas les mains des suppliciés sur la croix. L’historien en veut pour preuve qu’«au milieu de la paume, il n’y a pas d’os assez puissant pour faire tenir le corps et son poids en hauteur. On plaçait donc les clous dans les avant-bras.» **LUV**



«La crucifixion avec saints et donateurs» peinte par le maître du retable d’Aix-la-Chapelle vers 1490-1495. GETTY IMAGES

Le mont Golgotha

«Une montagne en forme de crâne»

«Golgotha est le lieu d’exécution de Jésus. Une montagne en forme de crâne dont font état les récits bibliques», pose Simon Buttica. On parle aussi du Calvaire, racine latine oblige: le crâne se dit «calvaria» en latin. «On situe le mont Golgotha en dehors de la ville de Jérusalem. Mais, dans l’Évangile de Jean, la proximité de cette montagne avec la ville est mentionnée», ajoute le théologien. Une distance toute relative donc, mais une distance tout de même. En effet, selon la ritualité juive, on préférerait que l’impureté, c’est-à-dire tout ce qui touche à la mort, au sang et aux cadavres, soit retranchée à l’extérieur

des cités. «La localisation du Golgotha n’est toujours pas assurée. Les collines, autour de Jérusalem, ce n’est pas vraiment ce qui manque!» commente l’historien Christophe Schmidt. La toute première localisation historique continue cependant de faire autorité, rappelle-t-il: «Pour les catholiques, la colline et le tombeau se trouvent à l’emplacement de l’église du Saint-Sépulcre, lieu arrêté au IV^e siècle par l’empereur Constantin et sa mère Hélène. Mais depuis le XIX^e siècle, un autre lieu a été proposé: le tombeau du jardin, hors de Jérusalem, reconnu par diverses Églises issues du protestantisme.» **LUV**



«Le chemin de croix», à voir dans les collections du Kunstmuseum de Saint-Gall. GETTY IMAGES

L'ensevelissement

«Certains tombeaux étaient creusés dans la roche»

Mort en croix, le corps de Jésus est déposé dans un tombeau fermé par une pierre. Trois jours plus tard, le tombeau est retrouvé ouvert et vide, Jésus est ressuscité. Si la mention du tombeau figure dans les quatre Évangiles, pas un mot dans les Épîtres de Paul, qui suivent le livre des Actes dans le Nouveau Testament.

«Paul proclame le fait que Jésus a été réveillé d’entre les morts et qu’il est apparu. Il dresse ainsi une liste des apparitions du Ressuscité à différentes figures du christianisme naissant: Jacques, Pierre et Paul, lui-même», détaille Simon Buttica.

La thèse du tombeau reste pourtant de mise. À l’époque de Jésus, en effet, le tombeau constitue une option à d’autres types d’ensevelissements autrement moins nobles. «La mise à mort en croix était honteuse et n’était destinée qu’à des parias, les personnes les plus humbles ou de basse condition. Elle était aussi très souvent suivie d’un ensevelissement dans la fosse commune», relève Simon Buttica.

Le récit biblique décrit le tombeau comme creusé dans la roche, fermé par une pierre ronde. Selon l’historien Christophe Schmidt, «la description telle qu’elle est faite dans les Évangiles est plutôt crédible. Elle est en soi assez conforme à ce qu’on a pu établir à partir des fouilles archéologiques sur les

pratiques funéraires juives de l’époque: certains tombeaux étaient effectivement creusés directement dans la



Christophe Schmidt, historien de l’Antiquité à l’Université de Genève

roche, formant ainsi des caveaux. Ceux-ci voyaient leur entrée close par de lourdes pierres roulées.»

Comment expliquer que Jésus, considéré comme un paria, dispose

d’une dernière demeure digne de la noblesse d’antan? Parmi les personnes qui descendent le corps de Jésus de la croix et procèdent à son inhumation, la Bible évoque Joseph d’Arimathie, un notable juif membre du Sanhédrin. «Il n’est pas totalement incongru que celui-ci demande que le corps de Jésus ait une sépulture convenable. Ça reflète les devoirs de piété des juifs face à la mort», se figure Simon Buttica. Cette thèse n’est pas non plus exclue pour Christophe Schmidt, mais il note que «l’existence même de Joseph d’Arimathie est contestée par certains historiens». **LUV**



Jésus devant sa tombe, une fresque de Fra Angelico, à voir au Musée San Marco à Florence. GETTY IMAGES